

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 19 novembre au 1^{er} décembre 2018

Ahmed Kalouaz



© Patrice-Normand-Opale

Biographie

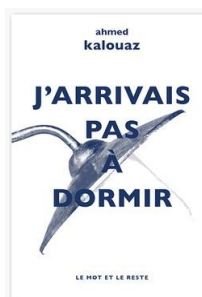
Né en 1952 en Algérie, Ahmed Kalouaz vit dans le Gard. Il a publié plus d'une trentaine d'ouvrages (poésie, nouvelles, roman, théâtre, textes pour la jeunesse).

Bibliographie sélective

- *J'arrivais pas à dormir*, Le Mot et le reste, 2018
- *Uppercut*, Le Rouergue (adolescents), 2017
- *Demain c'est le beau monde*, Le mot et le reste, 2017
- *La Maraude*, Le Rouergue (adolescents), 2016
- *Le Regard des autres*, Le Rouergue (adolescents), 2016
- *Enfants de l'exil. De l'île de la Réunion à la Creuse*, Oskar éditeur, 2016
- *D'un ciel à l'autre*, poésie, La passe du vent, 2016
- *Juste écouter le vent*, Le Rouergue, 2015
- *La Chanson pour Sonny*, Le Rouergue (adolescents), 2015
- *Les Solitudes se ressemblent*, Le Rouergue, 2014. Prix Lorientales 2015
- *Gino Bartali, un champion sauveur d'étoiles*, Oskar éditeur, 2014
- *À l'école du renard*, Le Bruit des autres, 2013
- *À l'ombre du jasmin*, Le Rouergue, 2012
- *Paroles buissonnières*, poésie en prose, Le Bruit des autres, 2012
- *Une étoile aux cheveux noirs*, Le Rouergue, 2011
- *Je préfère qu'ils me croient mort*, Le Rouergue (adolescents), 2011
- *Avec tes mains*, Le Rouergue, 2009. Prix Léo Ferré 2010
- *Le Vol du papillon*, théâtre, Le Bruit des autres, 2000

Présentation sélective des ouvrages

J'arrivais pas à dormir, Le Mot et le reste, 2018



Un tag le long d'un train pour Marseille, un panneau dans un col sinueux des Baronnies, des tombes sous le ciel gris de Sète, une annonce sur la porte d'une épicerie anachronique en Ardèche, une promeneuse qui distribue ses lectures au milieu des vignes... Autant de vignettes, de rencontres et de lieux qu'Ahmed Kalouaz partage au fil de ses déplacements, de ses errements. On ressent l'importance des mots, la force qui transcende des paysages, familiers ou non, des scènes, vécues ou restant à vivre, un quotidien à portée de main, en une succession de tableaux, où le commun devient singulier, où la langue devient guide et emporte le lecteur.

Le Mot et le reste

Extrait de l'ouvrage

« Pas plus que les nuits d'avant, je n'arrivais à dormir. Acharnée depuis des mois, une foule criarde gronde dans ma tête, houle arrivant du large avec son balancement qui dérègle l'horloge. Comme le dit une chanson ancienne, le roulis m'emporte sur son dos dès que je rentre de mes vies errantes. Rien de lointain pourtant, un sac posé chez deux ou trois amis, comme moi adeptes de l'onde et princes de l'insomnie, avec qui ont refait le monde dans le boucan d'une arrière-salle de bar où un guitariste le refait à sa façon. Quand j'en ai assez de m'égosiller, de parler en poésie à des oreilles vides, je reprends la route des montagnes, cœur en chamade vers mon refuge de Viellevie. En ce début de mois d'octobre, le brouillard ne flotte pas encore sur les berges du Lot, à peine quelques volutes de brume qui dansent. »

Extrait de presse

Article publié sur le site *Encres vagabondes*, mai 2018, Brigitte Aubonnet

Quarante-deux textes courts nous mènent dans le Sud de la France d'un village à un autre, d'un souvenir à un autre, d'un personnage à un autre, avec des paroles de chansons et des poèmes intercalés... « *La musique est un cri qui vient de l'intérieur.* »

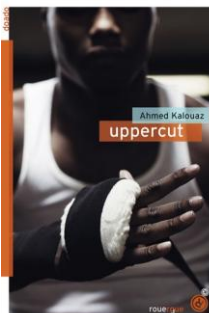
Ahmed Kalouaz livre très pudiquement quelques fragments de sa vie : l'exil de son père et ce qu'il ressent quand il passe à la gare Saint-Charles de Marseille, cette porte vers l'Algérie, les moments où sa mère lavait le linge avant d'avoir une machine, ses courses à pied, ses voyages en train, ses ateliers en prison, ses déplacements pour ses lectures avec la recherche d'un gîte le soir, ses rencontres dans les librairies, sa relation au monde...

L'horreur des camps de concentration dit à quel point les guerres dévoilent l'inhumanité. Le rôle joué par les Africains lors de la « grande guerre » est souvent occulté ce qui est une inadmissible injustice : « *Voie sacrée. Vingt mille morts d'un côté, autant ou plus de l'autre, des milliers de soldats renvoyés à l'inconnu. Je crois que mon grand-père a croisé dans ces parages, avec l'armée d'Afrique, vêtu d'un uniforme visible et d'une chéchia rouge. Je lui demande pardon de ne l'avoir pas interrogé, pas voulu savoir ce que la souffrance avait imprimé sous ses yeux.* »

Beaucoup de thèmes sont abordés et le mieux est de découvrir ce recueil où nous retrouvons avec grand plaisir l'écriture poétique d'Ahmed Kalouaz où la richesse et la diversité des émotions enfouies au cœur des mots se révèlent toujours avec délicatesse. L'absolue nécessité des livres, de la lecture, de la poésie et de la chanson pour accompagner nos vies est déclinée avec beaucoup de conviction.

Ce recueil est une très belle ode à la vie qui peut se déguster en une fois ou en plusieurs fois pour revenir y goûter la saveur des mots.

Uppercut, Le Rouergue (adolescent), 2017



Placé dans un internat pour garçons difficiles, Erwan est envoyé en stage dans un centre équestre, après une fugue. Ce garçon métis, né d'un père sénégalais et d'une mère bretonne, est habitué à se battre, à la moindre remarque sur sa couleur de peau. Et il rêve de devenir boxeur. Face à Gilbert, le directeur du centre, qui lance des blagues racistes sans même s'en rendre compte, il va devoir apprendre à ne plus réagir au quart de tour. Un beau portrait d'adolescent à la dérive trouvant enfin à canaliser sa violence.

Le Rouergue

Extrait de l'ouvrage

« J'avais tellement tiré sur la corde en trois ans de collège qu'un jour je me suis retrouvé dans un internat de montagne, au milieu d'autres élèves du même genre que moi. Des tocards ayant soit redoublé, soit mis le bazar partout où ils étaient passés. Pas vraiment délinquants, mais certains déjà à la marge. Pour tous, le fait de se retrouver au collège de Nantizon signifiait être coupé de sa famille, et languir toute la semaine après le car et le train du retour. Moi, j'avais la boxe pour m'occuper le corps et la tête, ça allait à peu près. Pour me faire un décor familier, j'avais collé quelques photos sur une porte de placard, dès le soir de mon arrivée. Ailleurs, on trouvait surtout des portraits de joueurs de foot avec leurs tatouages, leurs cheveux en crête. Contrairement aux affolés du ballon rond, mon idole était un boxeur noir de peau, comme moi, et s'appelait Rubin Carter, un ancien poids moyen dont j'avais découvert l'histoire un peu par hasard. Un Noir américain surnommé l'Ouragan, car il envoyait la plupart de ses adversaires au tapis avant la fin du combat. »

Extraits de presse

Article publié sur le site *Encres vagabondes*, janvier 2018, Brigitte Aubonnet

Un adolescent, Erwan, a pour idole un boxeur noir américain, Rubin Carter.

Erwan a un père sénégalais et une mère bretonne et, comme Rubin Carter, il est confronté au racisme au quotidien. Il est dans un internat car il a été renvoyé de nombreux collèges. Avec son copain Cédric, ils fuguent car ils supportent mal la vie étriquée de leur quotidien. À sa grande surprise, à leur retour, l'équipe de l'internat au lieu de sanctionner Erwan va lui proposer une semaine dans un centre équestre. Le propriétaire, lui aussi, fait preuve d'un racisme banalisé qu'Erwan supporte mal mais cette semaine passée à travailler avec Gilbert va transformer beaucoup de choses...

Erwan est aussi un passionné de boxe : « *La boxe, c'est le seul sport où tu es obligé d'aller au bout à chaque entraînement, sans tricher. Ne pas croire que tout est arrivé parce que trois gouttes de sueur perlent au front. Et inutile de se dire que c'est idiot de souffrir comme ça. J'aurais pu aimer la course à pied ou le foot, mais l'odeur du ring m'est tombée dessus comme un cadeau au pied du sapin. Ma*

peau noire y est peut-être pour quelque chose, c'est souvent la couleur de ce sport. Pour tenir, il faut des endurcis, des durs au mal, des noyés qui ont envie de remonter à la surface, même si on leur tient la tête sous l'eau. »

C'est un très beau roman qui dénonce ce racisme au quotidien, banalisé, qui finit par devenir normal et soi-disant anodin, toutes ces phrases dites par-ci, par-là qui pourrissent les relations et entraînent souvent des incompréhensions, des conflits, des violences.

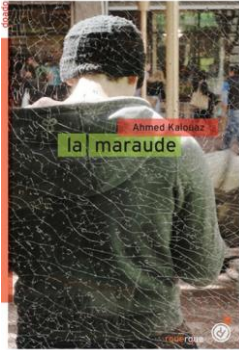
Apprendre à se connaître efface bien des idées reçues et ce roman nous le démontre une fois de plus, avec l'écriture toujours tendre et poétique d'Ahmed Kalouaz quand il parle de sujets douloureux.

Article publié sur le site *Li & Je*, novembre 2017, Michel Driol

Plongée dans une France rurale, épousant le point de vue d'Erwan, (récit à la première personne) ce roman aborde le thème du racisme ordinaire. Ces *a priori*, ces idées reçues, ces propos tout-faits qui blessent Erwan alors qu'ils sont l'expression de préjugés malheureusement solidement ancrés dans notre société. De ce point de vue, l'évolution tout en douceur du personnage de Gilbert, sa façon de petit à petit accepter l'autre qu'il perçoit comme davantage semblable à lui à travers le travail, le courage, la dignité manifeste malgré tout un certain optimisme de la part du romancier. Ado aux nerfs à vif, désabusé, convaincu que rien ne peut lui arriver de bon à cause de sa couleur de peau, Erwan dessine aussi un beau personnage auquel de nombreux lecteurs s'identifieront. Rien de misérabiliste dans ce roman : Erwan appartient à une famille structurée (père chauffeur routier, donc souvent absent, et mère bibliothécaire). Les adultes du collège savent être bienveillants et trouver les mots qui feront mouche auprès d'Erwan. Pas d'angélisme non plus : si grâce aux rencontres (de l'oncle rugbyman, de Gilbert, de Blandine) on se dit qu'Erwan a trouvé l'apaisement, Cédric, le copain fugueur, enchaîne les fugues, les vols, au point qu'Erwan devra choisir entre cette amitié et son futur.

Ahmed Kalouaz continue – après *La Chanson pour Sonny* – ses récits ans lesquels il tisse des liens forts entre un sportif du passé et un ado d'aujourd'hui, montrant le rôle que le sport peut jouer dans l'intégration sociale dès lors qu'il n'est pas sport spectacle, mais confrontation avec soi, dépassement de soi. Du coup, ce roman est aussi l'occasion de découvrir la biographie de Rubin Carter et la ségrégation raciale aux Etats-Unis.

La Maraude, Le Rouergue (adolescent), 2016



Le père de Théo a disparu depuis deux semaines. Un voisin dit l'avoir aperçu dans une rue de Grenoble, à la dérive. Parti à sa recherche, l'adolescent va découvrir durant trois jours le monde des sans-domicile-fixe, leurs terribles conditions de vie, leur histoire personnelle, ainsi que l'aide que leur apportent les équipes de maraude. Dans une belle langue, un roman émouvant sur le peuple souterrain des grandes villes.

Le Rouergue

Extrait de l'ouvrage

« La maraude passe vers sept heures du soir près de la gare de Grenoble, devant l'église Saint-Bruno, parce que c'est là qu'ils sont les plus nombreux. Il y a des pigeons, comme partout devant les églises et sur les places. Ici, chaque matin, c'est le jour de marché, alors ils viennent fouiller à leur façon parmi les débris, les légumes et les fruits que les éboueurs n'ont pas encore ramassés. Mais quand le soleil de l'après-midi tourne derrière les montagnes, on les voit de nouveau arriver les uns après les autres, sac au dos, tirant ou poussant une petite charrette, telle une armée venue des quatre coins de la ville. Il y a encore à peine quelques semaines, je ne connaissais même pas ce nom, la maraude. »

Extrait de presse

Article publié sur le site *Ricochet*, Sophie Pilaire

[...] Court, le roman fonctionne par chapitres rigoureusement alternés. Soit Théo raconte sa recherche, ses atermoiements, ses difficultés : veut-il vraiment retrouver son père dans un état qu'il ne soupçonne pas ? Son amour est-il plus fort que sa gêne ? Soit un des sans domicile fixe rencontrés parle à un bénévole de la maraude et ce faisant nous donne à lire un bout de sa vie : plus ou moins la même histoire, toujours la même douleur.

Évidemment, le sujet est âpre, dur, d'autant qu'Ahmed Kalouaz a voulu coller aux réalités psychologiques mais aussi physiques de la vie dans la rue. Les émotions fusent dans tous les sens, et la quête désespérée de Théo renvoie à la résignation amère de ceux que le jeune homme a décidé assez pudiquement d'appeler « les indigents ». L'idée d'un ici et maintenant est parfaitement rendue ; si tous les malheureux reviennent à un moment ou à un autre sur leur passé (le « pourquoi »), aucun ne pense à son avenir – à l'exception d'une femme encore jeune vers la fin du roman, juste avant que Théo ne parvienne lui aussi au bout de son chemin.

L'écriture rassemblée, l'absence de paragraphes traduisent les mouvements plus ou moins logiques de la pensée, qu'ils soient altérés par la fatigue ou l'alcool. On se raccroche à des éléments factuels lorsqu'on vit dehors : manger suffisamment, le temps qu'il fait, cacher ses cartons pour dormir, etc. La plupart des personnes qui racontent parlent à juste titre d'un enfer, mais pratiquent parallèlement une solidarité de la survie.

Théo, tout nouveau sur les trottoirs, bénéficie d'une attention par certains (jeunes ou vieux d'ailleurs). On veut lui éviter de rester trop longtemps, car la « descente » est rapide : cette idée de tomber revient souvent. Au fil des pages, la quête du père devient aussi la quête de soi, l'affirmation d'une façon d'être au monde. Le retour à la maison est très brièvement évoqué, et le lecteur se doute que la reconstruction du lien père/fils ou même entre les parents sera longue. Mais encore possible. Un roman du vécu simple et fort, et une écriture, un ressenti très reconnaissables chez l'auteur.

Je préfère qu'ils me croient mort, Le Rouergue (adolescent), 2011



Après avoir été repéré par un agent recruteur, Kounandi quitte son Mali natal à 13 ans pour jouer au football en France. Il rêve déjà de devenir l'un de ces footballeurs africains que s'arrachent les grands clubs européens. Mais il va vite découvrir l'envers du décor : pour un seul élu, des centaines d'autres victimes de ce trafic de jeunes joueurs. Jugé pas assez prometteur, il se trouve rapidement abandonné dans la banlieue parisienne sans argent ni papiers... Un roman inspiré de faits réels : de centaines de jeunes africains débarquent chaque année en Europe, victimes de filières pas toujours honnêtes.

Le Rouergue

Extrait de l'ouvrage

« Taper dans un ballon, c'est ce que Dieu nous a appris de mieux. On le lui a bien rendu, en sueur, en prières, mais ça ne suffit pas. J'ai la tête ailleurs, chez nous en Afrique au bord de l'immense fleuve. Sur les rives du Niger, certains m'avaient prédit des étincelles, des étoiles, de l'or au bout des pieds, de la lave sous mes talons. Ils avaient promis les clameurs, les effusions, les danses le long de la ligne de touche, les moments de transes et d'émotion.

Ce soir dans le square Mouloudji, j'attends sur un banc dans le froid de novembre, ayant, dans ma mémoire, déjà perdu les saisons du sorgho, du maïs et du niébé. Comme hier, il me faudra trouver un nouvel abri pour passer la nuit, éviter de me faire agresser ».

Extrait de presse

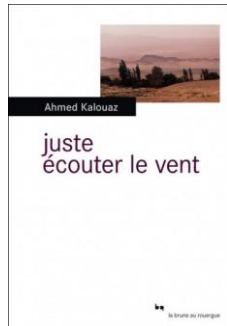
Article publié sur le site *Ricochet*, Déborah Mirabel

Un agent repère Kounandi. C'est la chance de sa vie ! Il va pouvoir partir en France pour devenir un grand footballeur et envoyer de l'argent à sa famille. Le jeune garçon voit déjà les foules qui l'acclament, la fierté de ses proches et la gloire éternelle. Mais les rêves s'écroulent vite. Arrivé en France, Kounandi se retrouve rapidement rejeté, sans un sou ni même son nom. Pourtant, l'espoir reste. De toute façon, il ne peut plus qu'agir ainsi : espérer.

Les tragiques destins de Kounandi et de tant d'autres jeunes arrachés à leurs pays et leurs foyers par de folles promesses sont ici narrés sans exagération ni discours faussement politiques. Ahmed Kalouaz raconte, simplement, comment la lumière devient vite l'obscurité et comment l'étau se

resserre sans voie d'issue. Grâce à l'histoire de Kounandi, brillamment narrée, les lecteurs adolescents pourront découvrir les vies de ces jeunes et les réalités souvent cachées derrière les promesses.

Juste écouter le vent, Le Rouergue (adulte), 2015



Durant une courte hospitalisation, liée à des problèmes cardiaques, Ahmed Kalouaz laisse remonter des souvenirs d'enfance, notamment celui de l'assassinat de son grand-père durant la guerre d'Algérie. Son cœur fragile ne s'est-il pas nourri d'une histoire familiale souvent dramatique ? Au fil de ses pensées, il évoque les poètes et les chanteurs qui l'accompagnent depuis longtemps, notamment Aragon. Dans ce nouveau livre, Ahmed Kalouaz poursuit son exploration de la mémoire immigrée algérienne.

Le Rouergue

Extrait de l'ouvrage

« C'est un soir de fin d'automne, dans une bourgade située dans cette région du Dauphiné appelée les Terres Froides. J'ai préparé mes textes, les mots que je lirai à des gens que je ne connais pas, des paroles buissonnières, cueillies ici et là, le plus souvent au fil de rencontres dans les bibliothèques. Celui qui écrit arrive toujours avec sa valise de souvenirs, son bagage de livres, un peu de certitude, beaucoup de solitude. C'est un banal samedi de novembre où la nuit vient de tomber, avec à son cou une écharpe de brouillard. Lorsque je pénètre dans la salle à l'aspect froid, je me dirige directement vers une estrade qui, je l'imagine, doit servir de scène. Je n'ai aucune intention de faire ma lecture perché sur ces planches. Je pose une chaise face à celles qui forment des rangées, que le public, je l'espère, occupera en nombre, j'ouvre mon sac, dispose près de moi les trois livres qui m'accompagneront pendant la traversée. Je sais que la fatigue va tomber, mais lorsqu'il s'agit de manier les mots en donnant de la voix, je sais la combattre, la faire reculer. »

Extrait de presse

Article publié sur le site *Encres vagabondes*, octobre 2015, Brigitte Aubonnet

Le texte se situe entre la poésie et la réalité qui réapparaît avec le cœur qui part en tachycardie au risque de faire basculer Ahmed Kalouaz vers la mort. Nous sommes tous mortels, voilà le problème des humains, mais savoir que cela peut arriver bien plus tôt que prévu est un facteur supplémentaire d'angoisse qui oblige à se poser des questions, à fouiller le passé, à faire le point sur sa vie.

Ahmed Kalouaz évoque sans fioriture ses passages à l'hôpital, les alertes régulières que son cœur lui envoie pour lui dire : « Occupe-toi de moi ». Une crise peut arriver n'importe quand, même pendant une lecture comme celles qu'il réalise régulièrement dans des médiathèques. Lire debout, une jambe pliée sur une chaise, est sa position pour rencontrer le public et distiller la poésie de ses mots, de ses émotions, de ses souvenirs qui courent au fil de ses différents livres.

Juste écouter le vent parle beaucoup de nostalgie, d'enfance, d'espoirs, d'inquiétudes. La vie hospitalisée, la rencontre avec les infirmières et les médecins, sont toujours des moments hors du temps. C'est donc un arrêt qui permet de prendre le temps d'explorer la vie, le passé... Le personnage du grand-père est omniprésent, lui qui a vécu et réchappé à la guerre de 14 mais a été tué pendant la guerre d'Algérie. Enfant, Ahmed Kalouaz a entendu les adultes parler de ces guerres, des bribes lui sont parvenues qui ont généré des terreurs.

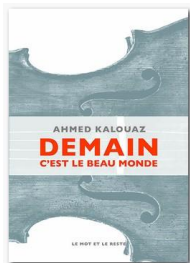
Pour Ahmed Kalouaz se raccrocher aux mots est essentiel pour ne pas sombrer dans la peur : « Je me glisse dans mon carnet » celui qui est posé à côté de lui sur la table de nuit.

Beaucoup de sincérité dans ce texte qui oscille entre le désir de vivre et la peur de mourir. Le récit alterne avec des poèmes et des références à plusieurs écrivains ou chanteurs qui l'ont accompagné comme Léo Ferré, Louis Aragon, Jean Ferrat, Guillaume Apollinaire...

[...] Beaucoup d'émotions et de force dans ce texte qui allie autobiographie, poésie, hommage à ces Algériens qui, comme son grand-père, ont combattu pour défendre la liberté de la France. Rappeler le rôle qu'ils ont joué est essentiel dans un monde où existent trop souvent l'exclusion et le rejet.

Juste écouter le vent est une très belle lecture et nous souhaitons juste écouter Ahmed Kalouaz, qu'il continue longtemps à faire chanter les mots pour notre plus grand plaisir.

Demain, c'est le beau monde, Le mot et le reste, 2017



Confrontée à la maladie qui emporte doucement l'homme qui a partagé sa vie, une femme part sur les routes qu'elle a autrefois empruntées avec lui. Elle s'offre une ultime tentative de renouer avec les souvenirs en suivant la trace d'un passé qui tend à disparaître. Une escapade dans leurs souvenirs, qu'elle lui dédie, dans l'espoir illusoire mais nécessaire qu'à travers elle il pourra assembler les bribes de sa mémoire et lutter, encore un peu, contre la fugue de son esprit.

Le mot et le reste

Extrait de l'ouvrage

« Demain c'est le beau monde, nous allons partir tous les deux sur les routes comme avant. Longer les lacs, les rivières, regarder le ciel comme celui qui nous troublait certaines nuits. Je suis émue à cette idée. Tu m'as appris à voir. Si tu pouvais, tu me dirais qu'une histoire, ça ne se raconte pas par la fin. Peut-être que oui, je vais remonter le temps pas à pas, souffle après souffle, et essayer de ma paume la buée qui veut se coller aux vitres. Offrir ou vendre des souvenirs, il ne s'agit pas de cela. Nous avons à peine vingt ans sur une piste cabossée de montagne, quand nous sommes arrivés au hameau d'Agnielles. C'est le même matin qui s'ouvre devant moi. Nous étions venus là un jour d'avril, un peu par hasard, et je pense qu'un miracle va se produire après chaque virage, à la moindre légère courbe. Comme si j'allais au bout de ce chemin dallé de pierres, me retrouver nez à nez avec ceux que nous avons quittés de longues années auparavant. »

Extraits de presse

Article publié sur le site *Encres vagabondes*, avril 2017, Brigitte Aubonnet

Une femme dont le compagnon perd la mémoire – tout leur passé commun s’efface pour lui de jour en jour – est partie seule sur les traces de leurs souvenirs, des lieux où ils se sont aimés pour tenter de survivre à l’angoisse de l’avenir. Il est toujours là mais il ne parle plus, il ne sait plus, il perd ses mots, ses gestes, ses liens au monde : « Au début de ton silence, tu avais punaisé une phrase, dans le couloir d’entrée, une ligne d’un poème de Paul Éluard. “Je fête l’essentiel, je fête ta présence.” Quelques mots sauvés avant la haute mer, le naufrage promis. Le poème dit aussi que rien n’est passé, la vie a des feuilles nouvelles. Ma promenade n’est pas une épreuve, une preuve plutôt de ce qui a vécu et ce qui peut se présenter à nous, durer encore un peu. Une poignée de saisons avant que mes cheveux ne se teignent d’argent et de neige, que ta voix et tes mots ne soient plus qu’une suite de sons où il manque l’essentiel, le sens. Sens et justesse des mots. »

Elle l’a laissé quelques jours dans une maison médicalisée pour tenter de reconstituer un peu d’énergie face au désastre qui les attend. Elle retrouve une amie ainsi que son professeur de violoncelle, instrument de musique qui l’accompagne toujours. La nature lui permet de jouer dans la sérénité et l’harmonie du lieu : « J’ai écouté les sifflements des oiseaux, les cris des corbeaux ou des corneilles. Pour les accompagner, j’ai sorti le violoncelle que j’ai emporté dans le coffre de la voiture. Avec eux et pour nous, j’ai joué, le temps qu’a duré le miracle. Sans toi, je vais continuer à regarder le ciel, me battre contre ta mémoire mitée sans que tu n’y puisses rien. Au début, elle s’est faite capricieuse, puis elle s’est éloignée, comme s’en vont les mots. L’air et les pages deviennent vides de sens. Quand il n’y a plus de voix, il n’y a plus de langue. »

La lecture est aussi présente que la musique : « Lire, c’était ton bonheur autant que la musique. » De nombreuses références littéraires enrichissent le texte.

C’est un superbe poème d’amour pour l’être aimé qui se retire du monde peu à peu au fur et à mesure de l’évolution de la maladie qui engloutit sa mémoire et ne laisse qu’un corps vidé de toute la richesse qui l’a constitué.

Cette prose poétique relate un moment de répit qui permet à l’héroïne de se ressourcer. C’est beau et terrifiant d’accompagner ces instants d’amour et de tendresse où cette femme demeure seule dans la nostalgie de ce qu’elle a vécu avec son compagnon.

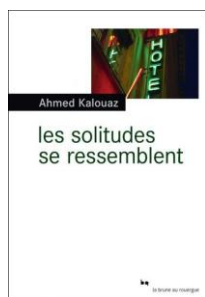
Article publié sur le blog *Le petit carré jaune*, janvier 2018

On entre dans ce roman comme on entreprend un chemin en se laissant guider par ce qui nous entoure, nous surprend, nous guide. On y ressent chaque pierre, chaque odeur, chaque regard, chaque épaule sur laquelle on prend appui comme on prend appui sur ces êtres que l’on croise et qui nous regardent, portent attention afin que nous ne tombions pas. Une couverture que l’on nous pose sur le dos, des mains qui se tendent, des souvenirs qui reviennent, se partagent, redonnent l’ardeur et le courage de continuer, de poursuivre à se souvenir pour deux lorsque les pensées s’échappent. Des lieux dessinés dans son cœur, comme on cartographie son empreinte dans sa mémoire lorsque la maladie efface les traces, les tatouages, les amours, l’insouciance. Se souvenir des belles choses. Ne jamais les oublier et poursuivre, cheminer, traverser les lacs, les forêts, y déposer ce qui est important, essentiel, vital et savoir qu’ils seront toujours quelque part en soi. Discrètement, amoureuxment, délicatement.

L'écriture d'Ahmed Kalouaz est ceci, une couverture dans laquelle on s'enroule, ce moment de douceur et de bienveillance qui s'installe auprès de nous. Une plume que l'on lit juste pour se rappeler de ces existences qui nous aident, nous prolongent, nous mettent en lumière, nous sont précieuses et qui un jour à l'aube d'un jour nouveau nous apprennent à voir ce qu'il y a en nous, nous rappeler que « *Demain c'est le beau monde* ».

Certains livres viennent vous happer alors que vous ne vous y attendiez pas. Sans bruit, sans grand fracas, ils s'installent sous vos yeux et cheminent en vous comme la vie s'écoule au gré des souvenirs et des mélodies partagés. Ils sont beaux, ils sont ce quelque chose qui se pose et se réfugie dans les coins les plus doux de votre âme, votre corps. Ils ne sont peut-être pas ces essentiels qui sont des refuges mais ils sont ces compagnons, ces chemins, ces sentiers qui vous font parcourir une vie, une étape, entreprendre un nouveau versant.

Les solitudes se ressemblent, Le Rouergue, 2014



Réfugiée dans une chambre d'hôtel, Fatima a pris quelques jours de liberté pour se remémorer son histoire. Les hôtels, elle connaît pour y travailler comme femme de ménage, ainsi que pour des rencontres furtives avec son amant. À sa naissance, sa famille vivait depuis trois ans déjà dans des baraquements, au bout d'une route étroite, entre les vignes. Là, à l'intérieur du camp de Saint-Maurice, dans le Gard, ont été parquées pendant plus de dix ans des familles de harkis, derrière des barbelés, à l'écart de tous. On les appelait les incasables.

Le Rouergue

Extrait de l'ouvrage

« J'essayais de ne jamais me poser la question de connaître la place que je tenais dans ta vie. Je l'imaginai occupée, trépidante et peut-être amoureuse aussi, puisque jamais je ne t'ai entendu te plaindre ou évoquer une quelconque dispute, une récrimination envers cette autre qui te tenait le cœur. Parfois, par je ne sais quel miracle, tu disposais d'une journée de liberté qui devenait la nôtre. Nous allions alors vers les vagues, les sables gris des Saintes-Maries-de-la-Mer ou dans les ruelles d'Arles, avant de nous soustraire au regard des passants et à la foule, pour retrouver une chambre et le silence des corps qui se répondent. L'amour provisoire offrait des tremblements, des frémissements, laissant échapper des mots que la lumière du jour ne peut connaître. Désirer si longtemps, et enfin pouvoir donner de quoi tisser des souvenirs, des traces de morsures sur les bras, un filet de noir sous les yeux. »

Extraits de presse

Article paru sur le blog *Clara et les mots*, mai 2014

Parce que « *les solitudes se ressemblent et les hôtels aussi* », une femme d'une cinquantaine d'années se remémore son histoire qui commence comme pour tout le monde par celle de sa famille. Fille de harkis, elle a connu le camp de Saint-Maurice dans le Gard « *Lorsque je suis née, mes parents et tant d'autres vivaient depuis trois ans dans ce camp ouvert à la hâte. (...) Des panneaux indiquent qu'il s'agit d'un terrain militaire. Camp de prisonniers pendant la Seconde guerre mondiale, des miradors en dominent les abords. C'est là que sont parqués les jouets de l'Histoire. Familles complètes, célibataires, veuves accompagnées de leurs enfants. Tous obéissent à une hiérarchie, une organisation stricte, conduite par un chef de camp, ancien militaire reconverti dans l'humiliation de ceux qu'il considère comme une piétaille de barbares* ».

Une enfance sans pouvoir aller courir là où elle le voulait, l'école où on l'appelait par un prénom français, le chef de camp qui détournait les prestations sociales, le silence de son père et de sa mère qui avaient fui la terre natale. Puis, le collège où les insultes qui pleuvaient ont nourri une révolte sourde. Au bout de dix années passées dans le camp, ses parents ont obtenu un logement car la rébellion de la jeune génération dans les années 70 avait permis la fermeture de ces camps. Mais quelquefois qu'importe l'endroit où l'on vit car les étiquettes restent collées sur votre front et votre dos. Et s'ajoute pour son père la difficulté de trouver un emploi lui qui appartenait à ceux que l'on nommait les incasables. Elle se questionne, s'interroge sur qui était son père. Était-il un traître ?

Elle connaît l'anonymat des chambres d'hôtels pour y faire le ménage mais aussi comme lieu de rencontres avec son amant. Seule aujourd'hui, elle poursuit son introspection. À l'adolescence, sa révolte s'est transformée en fugues et en insoumission.

Dans une écriture ciselée, Ahmed Kalouaz nous livre le portrait de cette femme et revient sur une période trouble. Fille d'Arabes, fille de harkis : une double identité difficile à porter, un chemin aux nombreuses ornières pour trouver sa place parmi les relents racistes et ceux qui avaient la nostalgie de la guerre d'Algérie. Une femme qui fait la paix avec elle-même, le poids familial et celui de l'Histoire.

« *Je me suis souvent brûlé les yeux en fixant le vide, car l'histoire de mon père n'était écrite nulle part. Les héros, il faut se les fabriquer, les inventer avec leur grandeur et leurs victoires. Autrement, ils ne sont que des êtres promis à l'oubli.* »

Un texte très fort sur les difficultés des harkis et de leurs enfants. Et une fois de plus, ce livre d'Ahmed Kalouaz fait mouche !

Article paru sur le site *Zibeline*, juin 2014, Agnès Freschel

Ahmed Kalouaz est un écrivain prolifique, auteur de nombreux récits courts, pour ados ou adultes, publiés essentiellement au Rouergue. La plupart se situent dans notre région, la plupart parlent des enfants de l'immigration algérienne, dont la trilogie qui romance sa propre vie et s'attache au personnage de son père, puis de sa mère.

Les Solitudes se ressemblent raconte une histoire plus douloureuse encore, celle des enfants de Harkis. Mise à distance : la narratrice est une femme, Fatima, amoureuse d'un homme qu'on ne

verra pas, passant une nuit solitaire dans une chambre d'hôtel à rassembler et rêver ses souvenirs en parcelles. Sa mémoire est précise, mais son esprit vagabonde, et le récit avec lui, ressassant l'ignominie du camp de Saint Maurice, le sort des *incasables*, son enfance sous les miradors français, dans la peur, le silence et l'absence d'amour, puis son adolescence rebelle, son enfermement, les ménages, seul travail qu'on lui a laissé faire... D'autres bribes surgissent, son fils, son amant, et puis son père encore perdu parmi les Chibanis, et ce qu'elle imagine de l'Algérie, de la faute des Harkis, de l'abandon de l'armée française, de la violence des représailles en 1962. Le récit tourne, revient, s'attarde en de courtes phrases sans pathos, fluides, nettes, qui sonnent souvent comme un murmure avant le sommeil. Une nuit de solitude, pour dire toute une vie aux marges de la vie, sans tendresse et sans épanchement, sans crise non plus.

Le court roman fait sentir combien, aujourd'hui encore, les descendants des supplétifs de l'armée française ont vécu l'horreur, en Algérie puis en France, traités là-bas comme des traîtres que souvent ils n'étaient pas, enrôlés de force ou de peur, et ici comme des moins qu'humains, à la fois arabes et renégats.

Lecture des deux premières pages du roman *Les Solitudes se ressemblent*, 2015, Médiathèques de Lorient

[Écouter la lecture](#) (Durée : 3 min. 23).

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél. 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

- Brigitte Chartreux, directrice Vie littéraire et Développement de la lecture publique
b.chartreux@crl-franche-comte.fr

- Géraldine Faivre, chef de projet Vie littéraire – Les Petites fugues
g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.livre-bourgognefranche.comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté